

Le blog de voyage ASIE



Association T D M E S

alias « Tour du Monde des Enfants du Sida »

contact@enfant-du-sida.org

3 allée la boétie

93270, Sevrans
France



www.enfant-du-sida.org/ASIE.html



Le Sud Est asiatique . . .

Cambodge, Laos, Thaïlande,

ancien empire d'Indochine

Me voilà dans un petit paradis pour touristes, situé au cœur de Phnom Penh. Hier, après une courte escale à Bangkok, j'ai fini par atterrir au Cambodge. La première chose que j'ai fait à l'aéroport, c'est de me procurer un guide touristique du Lonely planet. La deuxième chose à été de trouver ce splendide hôtel construit sur pilotis. Non loin des bords du Mékong. Il est idéalement situé, tout au bout d'un quartier constitué uniquement de petites ruelles où tout est à disposition : restaurants bon marché, commerces d'appoints. Les cafés internet y pullulent !

Phnom Penh : capitale du Cambodge.

Des musiciens reconstituent une scène du palais.





Mais où est donc la grisaille parisienne !? Ici il fait une chaleur idéale : vingt-cinq degrés, un soleil clément et un taux d'humidité tout à fait supportable pour ces latitudes. Sans compter que les patrons de l'hôtel travaillent également pour une ONG qui s'occupe d'un orphelinat où sont logés plus d'une vingtaine d'orphelins du Sida. Que demande le peuple ? Je sais déjà où commencé mon enquête (en plus des adresses de différentes associations dont je dispose déjà). En cet instant précis, j'ai l'impression d'être le plus chanceux des êtres humains, réalisant la plus enviable des tâches. La première chose que je fais est de passer quelques heures sur le pontons qui prolonge la terrasse sur pilotis de l'hôtel, afin de finir la rédaction de mon rapport à propos des enfants du Sida en Iran : de ce point de vue, j'ai un peu de retard mais on ne peut pas tout faire en même temps. Si, mais mal. Alors j'ai attendu d'avoir le temps, après cette traversée de la jungle indienne sans pareil ! Du monde partout, sur des kilomètres, des ordures de partout, des klaxons parfois par demi-douzaines à la seconde... Ici, dans les rues de Phnom Penh c'est à peine si j'en entendu deux ou trois, en tout une heure. C'est le paradis, vous dis-je !

Mon hôtel est construit sur pilottis, au bord d'un lac.
C'est l'endroit idéal pour se reposer ou rédiger son blog.



Puis, la deuxième chose que j'ai faite c'est effectivement de sortir faire un tour de la ville. Sur le siège arrière d'une moto dont on loue les services ici pour une somme modique, j'ai pu me rendre au marché le plus proche afin de me procurer deux ou trois débardeurs, deux pantacourts et une casquette. Voilà c'est

fait, je suis prêt à affronter le superbe climat tropical qui s'offre à moi ! Il est 15H59. De retour à l'hôtel, je m'apprête à finir de mettre en ordre les précieuses informations que j'ai récoltées sur les centaines de milliers d'enfants du Sida présents sur le sous-continent indien. Une région fascinante, un mode de vie éprouvant. Une seule nation indienne, deux pays pourtant : l'Inde et le Pakistan. De nouveau installé confortablement sur la longue barque qui sert de terrasse flottante à l'hôtel, j'apprécie la brise légère qui s'est levée en début d'après-midi. L'équipe de l'hôtel a mis Nina Simon qui interprète l'inoubliable « ne me quittes pas », de Brel. Le Mékong sinue langoureusement non loin et un monument sacré chante pour moi. Le bonheur existe ! Je suis un homme riche d'expériences humaines incomparables, à l'abri dans ce cocon propice à la réflexion et au ressourcement. J'ai même eut le temps de faire quelques longueurs de crawl à la piscine municipale. Cela fait plus de vingt ans que je nage régulièrement, parfois plusieurs fois par semaines lorsque mon emploi du temps s'y prête. Et là, quatre mois sans une seule longueur ! Aïe, ça fait mal. Les premiers mouvements sont pleins de contractures. ! En pénétrant dans le bassin, j'ai eut l'impression d'avoir le corps endolori d'un vieillard. Et en ressortant de là ? Eh bien c'est tout comme si l'on m'avait échangé mon corps pour celui d'un jeune homme; un corps purifié des toxines et du stress du quotidien.

Je passe donc les cinq jours qui suivent mon arrivée à Phnom Penh à travailler sur la terrasse de l'hôtel ou au restaurant d'à côté (lui aussi construit sur pilotis). Je ne sors qu'afin de visiter les différentes associations qui prennent en charge les enfants du Sida au Cambodge. Ce sont des associations qui s'occupent pour la plupart d'orphelins dont les parents sont morts des suites de leur maladie. En effet, avant 2003 les traitements permettant de vivre avec le virus du VIH/Sida n'étaient pas disponibles gratuitement au Cambodge. Lorsque vous demandez aux gens de vous décrire la situation à l'époque, ils n'ont pas de mots pour cela. En général, ils vous font des signes de la main qui sont compréhensibles partout dans le monde, sans aucun doute possible : une hécatombe, des morts partout ! Ce fut probablement l'une des pires catastrophes sanitaires à laquelle à due faire le pays ces dernières années. Et pourtant au Cambodge, les catastrophes, les guerres civiles, les régimes totalitaires... ils connaissent. C'est dire l'ampleur des ravages causés par la pandémie ici.

Aujourd'hui, les choses vont mieux. J'ai visité de nombreuses familles à travers trois districts, entre la capitale et Siem Reap plus haut au nord. J'ai vue des enfants, orphelins ou dont les parents sont encore vivants : des enfants séropositifs mais néanmoins resplendissants de santé ! Là encore c'est le même constat selon moi : ces enfants de huit ou douze devraient avoir autre chose à faire que de songer à leur prise de traitement ou à leur taux de CD4 (indicateur de l'état du système immunitaire). Mais la vie est ainsi faite, pour le moment. Disons que c'est un moindre mal. Dans leur malheur ils sont vivants et j'espère que beaucoup d'entre eux mèneront une vie riche, épanouie, contentée, utile à leur communauté.

Les associations au Cambodge aident de
petites orphelines comme cette petite fille du Sida (elle-même séropositive)....



... et sa grand-mère qui doit aujourd'hui l'éduquer seule.



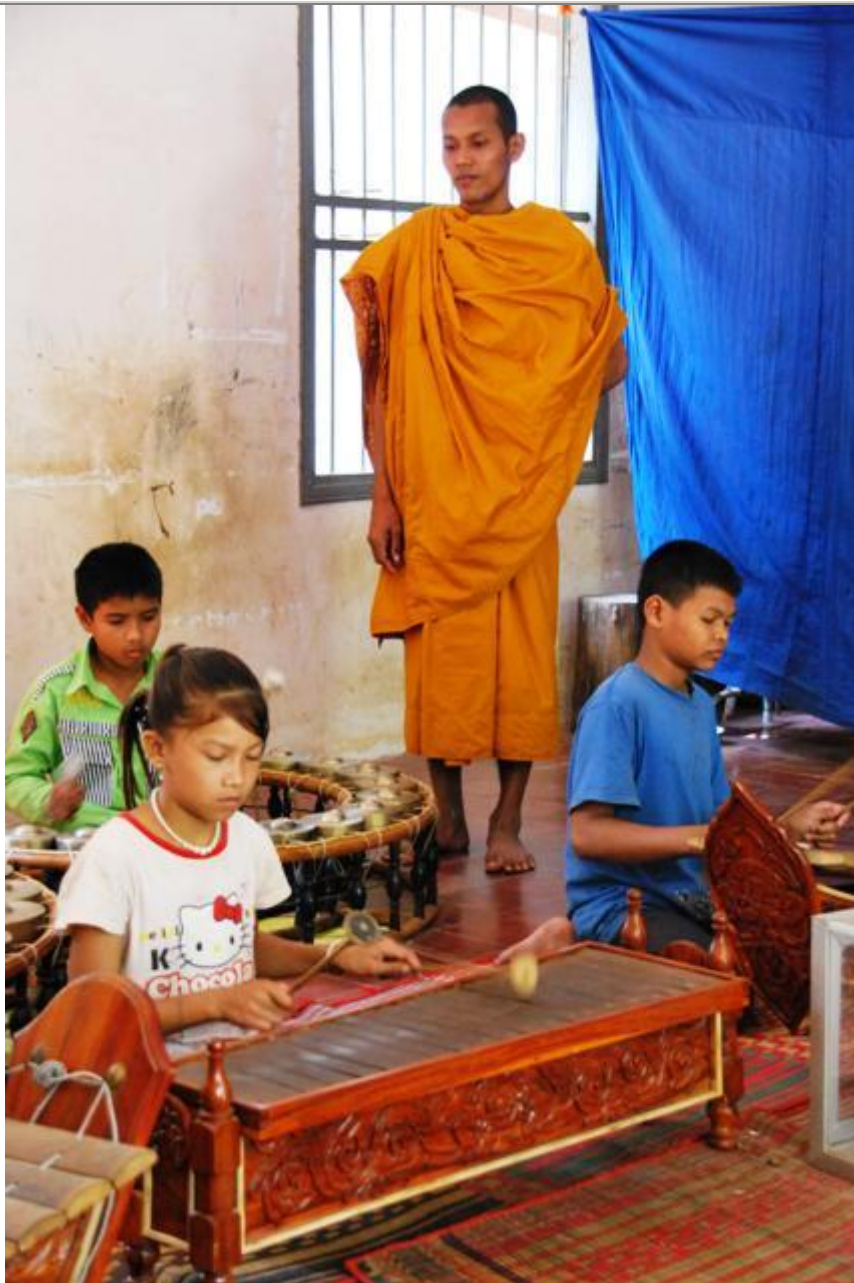
Et non loin de la, vit une autre famille touchée par le Sida.....



....la maman est décédée des suites de la maladie.
Le papa se doit d'éduquer seul ces deux adorables, adorables petites filles.



Au Cambodge, certains orphelins sont pris en charge par les moines bouddhistes
à la pagode du village. Ils sont très doués en musique !



J'ai également visité, tout comme en Inde, des patients mourants. Des pères et des mères de famille aux corps décharnés. Ils laisseront derrière eux un, deux, parfois jusqu'à cinq nouveaux orphelins. Ces gens ont attendus le dernier moment pour se rendre à l'hôpital. Souvent il est trop tard. Là encore, tout comme en Inde, en Pologne ou dans bien d'autre pays malheureusement, les tabous liés à la religion, à la sexualité et la culpabilisation, la stigmatisation des séropositifs, n'encouragent pas les personnes qui se doutent d'avoir été infectés d'aller voir un médecin au plus tôt. Parfois les médecins eux-mêmes participent de cet état de fait, d'ailleurs. Oui, encore une fois l'obscurantisme est le meilleur des terreaux tout autant que la plus fertile des semences, pour l'explosion de cette pandémie mondiale qui selon les spécialistes rappelons le, n'en est encore qu'à ces début. En effet, tout comme avec le climat et l'effet de serre à la fin du siècle dernier souvenez-vous, certains étaient sceptiques et la plupart pensaient que de toute façon nous atteindrions un pallier, une sorte de plafond de verre au-dessus duquel les différentes constantes finiraient

par se stabiliser d'elles-mêmes. Il n'en est rien. En Afrique et dans certains pays du Caucase ou d'Asie Centrale, dans certains pays d'Amérique latine comme le Pérou, la pandémie n'a jamais progressé aussi rapidement.

Et me voilà planté là, à parler avec ses mêmes parents en fort mauvaises conditions, de mon initiative. Je leur parle de leurs enfants, alors que sans doute la plupart d'entre eux ne les verront jamais grandir. Au début, ils me lancent des regards désabusés, courroucés pour certains. Lorsqu'ils apprennent ce que je fais et les raisons qui m'ont amenées ici, lorsque je leur dit que les traitements c'est dur mais qu'il faut s'y astreindre ; qu'il faut s'imposer une hygiène de vie irréprochable si l'on veut vivre sereinement avec son virus, comme moi j'ai eu à le supporter les premières années, il y a très longtemps ; Alors, certains d'entre eux m'observent avec de yeux grands ouverts, stupéfaits, le regard distant ! Comme plongés dans une introspection qui s'est alors saisi de leur esprit. Ils doivent se dire quelque chose du style : « alors c'est possible d'être en bonne santé avec cette saleté... ».

J'espère du fond du cœur que c'est ce qu'ils se disent ! J'espère que ma visite, que mes efforts pour ce qu'ils valent, contribueront à permettre à ces gens de retrouver espoir. La psychologie humaine, c'est cinquante pour cent de la guérison du patient et ce quelque soit la maladie. Oui, j'espère que nous n'avons pas là une nouvelle fournée d'orphelins du Sida offerte à la voracité d'une maladie dont rien ne semble être en mesure de pouvoir la freiner. Une partie de moi est furieux de cet état de fait. L'autre se dit eh bien que les choses au Cambodge sont moins affreuses qu'elles ne l'ont été un jour pas si lointain que cela, où dans presque chaque village cambodgien il y avait des morts à cause de cette maladie. Je peux vous parler des heures durant de ce que je ressens au moment même où je m'adresse à ces parents. Jamais pourtant je ne parviendrais à vous exprimer les sentiments qui sont les miens dans ces moments, cette volonté que rien ne semble pouvoir ébranler de joindre mes efforts à ceux qui œuvrent aux biens de ces enfants, *afin que pour eux les choses changent pour le meilleur.*

C'est dans cet état d'esprit mi-figue mi-raisin et après des jours de quête à travers plusieurs provinces, que j'atteins enfin les territoires du nord Cambodgien. Cela fait plus d'une semaine que je suis présent sur le territoire des Khmers. Et toujours aucuns signes des gardiens du Khoulood ! Pourtant, je suis bien en Asie du Sud Est, mais le bout du monde est vaste, très vaste ! Alors bien sur, le Vietnam c'est encore plus à l'Est et l'Indonésie encore plus au Sud. Mais ces gardiens, férus de mythologies en tout genre comme ils doivent l'être, sont au courant que là-bas au Vietnam, c'était la grande fête de l'année lunaire ! Pendant une semaine, tout y était fermé. Aucun moyen d'obtenir un laissez passer pour pénétrer sur le territoire vietnamien. C'est pourquoi j'ai tenté ma chance ici. Pourtant, rien... Aucune nouvelle ! Me faudra-t-il me rendre jusqu'en Océanie afin de fouiller de fond en comble les îles d'Indonésie ? Sacre bleue ! Il va bien falloir que je finisse par faire quelque chose.

C'est décidé, demain à la première heure je me rendrais au nord de Siem Reap, sur le site de cette antique citée autrefois interdite au commun des mortels. Une citée au milieu de la jungle, dédiée aux cultes

d'anciens Dieux dont les noms restent perdus à jamais pour la mémoire des humains. Des dieux aux formes chimériques, parfois cruels, aux faces multiples, insaisissables, dont on dit pourtant qu'ils auraient confié le secret de leur immortalité aux plus fidèles de leurs adorateurs. Seuls les élus parmi le peuple Khmer pouvaient s'y rendre, dit-on, sans être terrassés sur le champ dès qu'ils eurent passé la grande porte qui marque le début « de la citée de pierre », comme l'appellent encore les anciens à Siem Reap. Cette citée c'est Angkor Wat : la citée au quatre-vingt dix neuf Buddhas. Des statues présentes dans chacun des temples et des innombrables pagodes, élevés pour la plus grande gloire de l'illuminé, assis impassible sur son lotus.

Le lendemain matin, nous sommes le samedi 7 février 2009. C'est une date pleine de chiffres impairs : serait-ce un bon présage... ? Je me lève un peu plus tôt qu'à l'accoutumé. A cinq heures trente du matin, je loue les services d'une motos-taxi comme il y en a des centaines ici dans toute la ville. Dans les rues, pas mal de monde déjà. Les Cambodgiens se moquent de nous, occidents qui nous levons disent-ils bien après « notre père le soleil ». Une ancienne croyance animiste sans doute. Quoiqu'il en soit, eux se lèvent à l'aube pour les prières du matin. Ensuite, c'est en général une longue journée de labeur qui les attend, sans répit et sous un soleil de plomb : fidèle et pesant compagnon de ces latitudes tropicales.

Très vite, nous laissons la ville derrière nous pour nous engager sur une route forestière. Nous sommes absolument seuls ! Pourtant, il y a quelque chose d'enivrant dans l'atmosphère de ces lieux. Est-ce là l'effet des senteurs musquées de ces arbres aux essences exotiques ? Sans doute, mais plus encore. C'est comme un picotement intérieur, une excitation face au danger que l'on sait devoir affronter, seul, inéluctablement. L'air est frais, je ne l'avais pas prévu. Je suis vêtu d'un simple tee-shirt. J'ai la chair de poule mais j'aime ça. L'air du petit matin a toujours eut sur moi un effet vivifiant !

Avant le levé du soleil, nous arrivons enfin à ce fameux portique aux dimensions imposantes. Les alentours sont envahis par la végétation. Des faces de dieux tricéphales marquent l'entrée de cette contrée largement inexplorée, que les guides touristiques les plus sérieux aujourd'hui encore décrivent comme « un territoire vaste, à explorer à vos risques et périls... ». Ok, c'est donc là le moment de vérité. La moto s'arrête sur le bas côté de cette route de terre qui nous a menés jusqu'ici. Soit je fonce sans me retourner et je tente coûte que coûte de trouver une voie qui me sortira de l'impasse dans laquelle semble se trouver ma quête. Soit j'abandonne et je rentre à Paris illico presto. Intérieurement je n'ai aucun doute, mon choix est fait. Je fais signe à mon motard d'avancer. Il hésite un long moment, les doigts crispés sur son guidon. Il me regarde, puis abaisse la visière de son casque, et vogue l'aventure !

Un portail de pierre aux dimensions titanesques :

C'est l'entrée du territoire interdit d'Angkor Watt !



Au bout de deux kilomètres, parcourus au milieu d'une jungle tropicale de plus en plus dense, nous finissons par apercevoir les flèches élancées d'un temple dont les proportions sont sans doute immenses. Cette structure est entièrement construite en pierre emboîtées sans aucun mortier, telle une nef spatiale posée là par les dieux pour ne plus jamais en être retirée. C'est Angkor Wat ! Le plus grand et le plus élaboré des temples érigés par la civilisation Khmer. En traversant le pont, une lueur d'espoir vacille en moi. J'ai, l'espace d'un instant, l'espoir illusoire que mon motard va m'accompagner. Pourtant il n'en est rien. Le pauvre bougre semble complètement tétanisé, en transe. Les yeux grands ouverts, comme ceux d'un poisson hors de l'eau, il regarde fixement et sans rien dire, la plus haute des tours d'Angkor sous le soleil levant. Je vais devoir y aller seul, visiblement il n'est pas en condition pour m'emboîter le pas...

Le temple principal d'Agkor Watt, sous le soleil levant.
Construit par les dynasties Khmers,

Angkor compte plusieurs dizaine de temples dont la plupart sont en pleine nature.



Après avoir traversé la vaste cours centrale, je commence par explorer la structure principale. Au début je marche à pas feutrés. Je me fais discret. Si je le pouvais, je pénétrerais tout entier dans les murs, afin de me faire oublier de je ne sais quel observateur aux aguets. Pourtant, dans une des très nombreuses salles du temple, je tombe nez à nez avec une statue de Buddha de plusieurs mètres de haut. C'est un choc ! Une explosion de couleur dans univers de pierres et de rocs. La statue est entièrement recouverte de pièces de tissus aux couleurs chatoyantes. Le contraste est saisissant, magnifique ! Je finis par me laisser aller à contempler cette statue. Un reste d'encens brûle aux pieds du Buddha depuis l'aube. Je suis rassuré, contrairement à ce que je pensais ces lieux ne sont pas abandonnés. Ma recherche gagne en entrain. Je vais de salle en salle, en quête du moindre indice. Qui sait, peut-être le représentant d'un ancien culte Angkorien saura-t-il orienter mon périple. Mais rien, forcé de constater que ces lieux sont vides. N'y aura-t-il donc personne pour me venir en aide !?

Je ne baisse pas les bras pour autant. Je suis fermement résolu à visiter tous les temples de la région si cela est nécessaire. Effectivement, de retour auprès de mon motard qui semble avoir repris ses esprits, il me confirme dans un anglais presque impossible à déchiffrer que oui, il y a bien des temples à Angkor en plus de celui-ci. Nous reprenons la route de terre battue, vers l'est cette fois-ci. Nous arrivons au croisement des chemins. Mon chauffeur semble hésiter. Il voit une vache au pied de ruines sans importance. De la tête, il me fait signe de la regarder. Effectivement c'est très bizarre, elle semble balancer sa tête, systématiquement vers la droite. Une vache blanche est un animal sacré, pour tous les habitants du sud de l'Asie. Ni une, ni deux, mon motard a probablement cru que les mouvements de tête de cette bête, effectués sans doute pour la débarrasser d'un parasite quelconque, étaient en réalité produits sciemment afin de nous indiquer la route. Peu importe, aujourd'hui je croirais n'importe qui, n'importe quoi. Ce sont quatre mois de voyages et de dur labeur qui se jouent en ce moment précis !

Nous roulons près de vingt bonnes minutes. Puis, sur une route à peine visible au milieu d'une végétation luxuriante, splendide, envahissante aussi, et dans cette chaleur tropicale d'une journée déjà bien entamée, nous arrivons enfin à Bayon : le temple du dieu gémeaux. A moitié maléfique, à moitié altruiste. J'espère que les humeurs du dieu aujourd'hui seront clémentes. Là encore, je passe une bonne heure à fouiller le temple de fond en comble. Rien, rien, trois fois rien ! Des Buddhas magnifiques, eux aussi sont entretenus pieusement. Des bas reliefs à couper le souffle, presque aussi finement sculptés que ceux de Persépolis l'iranienne. Des colonnades, des voûtes qui ont résistées à l'usure des ans. Mais d'indice concret, de cela il n'y a aucune trace.

La plupart des temples d'Angkor sont agrémentés de superbes statues en pierre.



Certains temples sont faits à l'image de l'humain.



Des bas reliefs presque aussi finement sculptés que ce de Persépolis, en Iran.



Dépité, je retourne voir mon motard. Voyant mon air abattu, il hésite un instant... Puis me faire comprendre qu'il reste encore un temple, plus loin, beaucoup plus loin dans la jungle. Il me dit, toujours dans cet anglais impeccablement massacré en bonne et due forme : « verrit dandgè ». Littéralement, beaucoup de danger ? C'est bizarre cet accent... comme forcé. Maintenant que j'y pense il me rappelle l'accent de cette

guide roumaine, au soit disant château de Dracula. Tout cela est bizarre, à n'en pas doute. Mais de toute façon, à ce stade là j'en ai trop fait ou pas encore assez. Je dois en avoir le cœur net ! Nous reprenons par conséquent la route vers l'est, toujours plus au fond de la forêt tropicale. Peu à peu, un bruit se détache de plus en plus nettement du reste du fond sonore. Une rivière !?

Effectivement, après un dernier détour notre chemin enjambe un cours d'eau aux flots impétueux. Afin de poursuivre notre route, nous devons traverser un pont branlant, dangereusement suspendu au-dessus d'une rivière à l'eau saumâtre. « Piranha », me dit le chauffeur. Ok, merci c'est rassurant. Autant être prévenu effectivement. L'armature rouillée du pont tient à peine. Mon motard semble hésiter, puis me fait signe de traverser à pied. Il traversera ensuite, à côté de sa moto qu'il fera rouler. Oui, c'est plus prudent. Le pont craquèle et grince de tout son long. Une fois tous les deux de l'autre cotés, sains et saufs, je risque un regard en contrebas. Là, flottant à la surface de l'eau, je vois plusieurs carcasses d'animaux qui ont semblé-ils étaient moins chanceux. Ils sont dévorés, leurs os rongés, nettoyés, décapés par la denture acérée des poissons voraces et carnivores qui peuplent cette jungle dans laquelle nous nous sommes aventurés.

Un pont branlant, suspendu au-dessus de l'abîme,
me sépare du dernier des indices du bout du bout du monde...

Là au fond, gisent des carcasses d'animaux, dévorés par les piranhas !



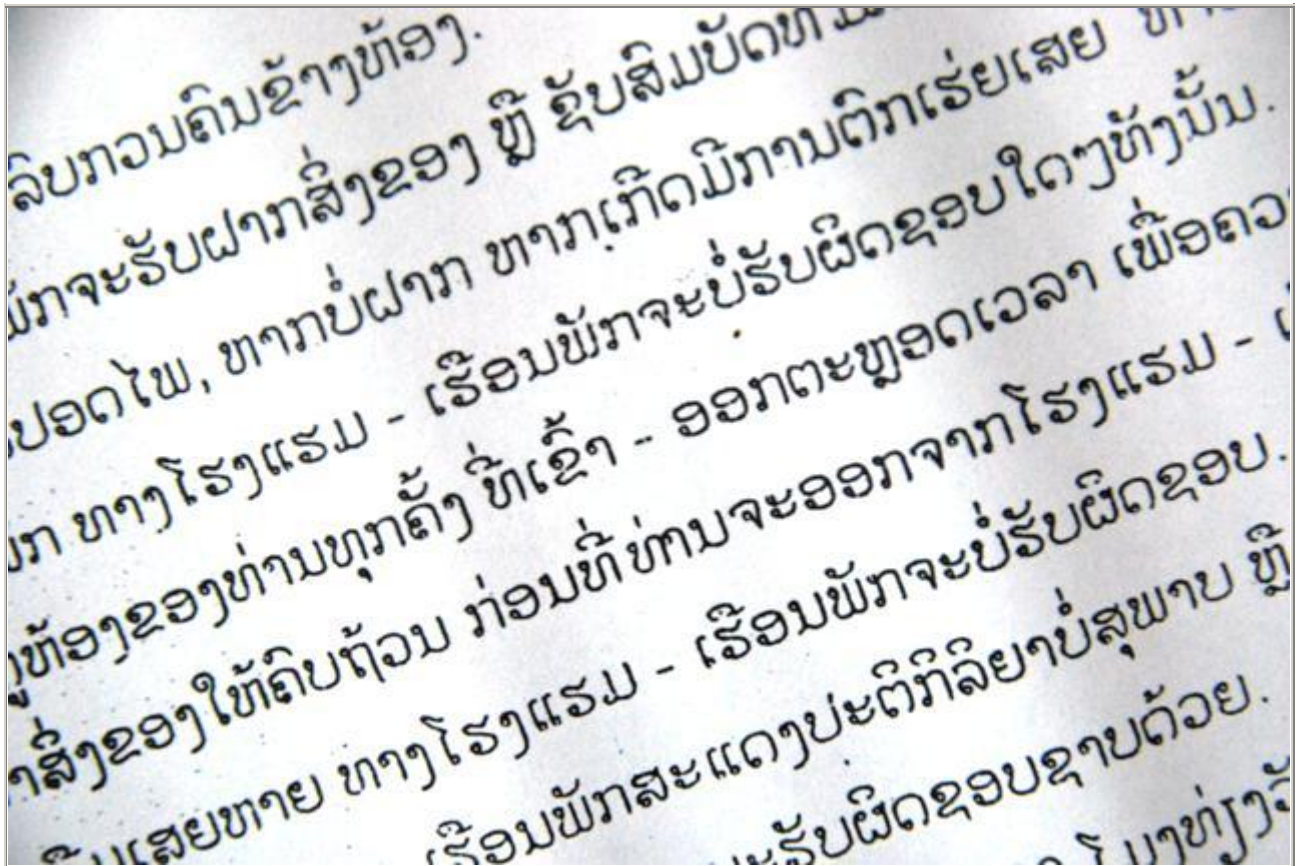
Une fois de l'autre côté, sans et sauf en dépit du danger, nous n'avons plus à rouler longtemps avant de tomber nez à nez avec le temple de Gaya, notre mère la Terre. Là, la végétation à tout envahi. De nombreux arbres enlacent tendrement les pierres, les soulèvent, les contournent parfois. Entre pierre et végétal, on ne peut plus désormais faire la différence. A la foi enhardi et frustré par mes recherches précédente, ici je n'hésite pas une seule seconde. Je m'élance à corps perdu dans la fouille des lieux.

D'autres sont envahis par la végétation.



Ma progression est ponctuée par la visite de dizaines de petites courettes agrémentées de superbes petits temples aux formes inédites. Au fond d'un long corridor, une statue bien plus petite que toutes celle que j'ai vue jusqu'ici. A peine de la taille qu'aurait un enfant assis en tailleur, elle est recouverte d'une étoffe en soie orange : la couleur du sacré. Je me penche en avant. Dans cette pénombre, je distingue péniblement ce que la statue de tient en sa main. En tâtonnant, je trouve enfin ce que j'étais venu chercher depuis si loin. D'un bout à l'autre du monde, serais-ce là le dernier des indices !? C'est un parchemin, il semble très usé... Aspect illusoire pour tromper les curieux ou... Je me lance : je le saisi, l'ouvre à deux mains et... Oh ! C'est la langue ancienne, celle de l'Alam Al-Mithal. Ici, à Angkor Wat !? Impossible ! Et pourtant si, je ne rêve pas que je sache. Alors, bien que mes modestes connaissances en langue antique remonte à loin, je tente une traduction du manuscrit (Oh Champollion, père de l'interprétation des textes anciens, puisses-tu me pardonner et ne pas te retourner dans ta tombe). Il est écrit quelque chose comme cela:

L'indice d'Angkor Watt est écrit en Alam Al-Mithal, la langue des anciens !



L'indice repose dans les mains d'une statue en position du lotus,
une statue de la taille d'un enfant.



« La route est encore longue (ah... ça commence mal pour un « dernier indice »). Tout vient à point à qui sait attendre (sans blaguer...). Tu te reposeras à Champassak, pour le festival des esprits de la forêt. En Océanie, tu finiras ta course de ce côté-ci du monde. Tu y trouveras l'indice qui le dernier te permettra te combler ce vide qu'il peut y avoir entre toi et le but ultime de ta quête. Plus à l'est, tu rendras hommage au dieu Tortue, en survolant ce pays des longues pattes constamment brûlé par un soleil de plomb. N'oublie pas que nous les gardiens du khouloud, nous sommes avec toi où que tu sois. Nous te recontacterons le moment venu ».

Et voilà tout. C'est vrai que parfois ces chers compagnons qui se sont invités tout seul dans ma quête, sont parfois un tantinet hermétiques, voir ésotériques. Mais alors là ils ont fait fort ! Je ne me laisserais pas décourager pour autant. La fatigue est là, bien entendu. Toutefois, je reste très motivé pour trouver un fin mot à cette histoire. Et puis une chose est sûre, je n'ai plus rien à faire ici. C'est déjà ça de pris. Alors, assis sur la selle arrière de la moto, mon motard trop heureux de pouvoir enfin quitter ces lieux maudits, je pense à la suite à donner aux événements. Reprenons : Champassak... ça c'est une ville située au Laos si je ne m'abuse. Quant à l'Océanie, c'est un vaste archipel constitué de plus de quatre mille îles ! Où dois-je me rendre au juste !? Comme ça, à brûle pourpoint je dirais Java. C'est l'île principale sur laquelle se trouve la capitale, Jakarta. Sans compter que cette île abrite les merveilleuses ruines des citées construites par la civilisation antéislamique indonésienne.

La suite de ma quête à travers le monde pour trouver un remède au mal qui ronge les enfants du Sida se poursuit. La question est : en viendrais-je jamais à bout un jour... Le doute, la fatigue, le désespoir sont les meilleures compagnes de la fin de ce genre d'entreprise. Il se pourrait bien que le plus dure des combats sur le tard, ce sera avec moi-même que j'aurais à le mener.

Le Laos et ses quatre mille îles

Nous sommes le dimanche 8 février 2009. Je suis arrivé ce matin à l'aéroport de Paksé, dans le sud du Laos. Ce n'est qu'aujourd'hui que je sens mes équilibres intérieurs totalement restaurés. Oui, quel contraste saisissant entre l'Asie du Sud est et l'Inde !

Il est vrai que L'Inde est un pays hors de toutes normes, tous le monde le dit. Ce que tout le monde dit aussi, c'est qu'au bout de plusieurs semaines passées en Inde on quitte ce pays comme éprouvé. J'ai rencontré plusieurs touristes qui m'ont confirmé qu'eux aussi, ils ont fini leur séjour en ignorant tout le monde dans la rue, en passant leur chemin, en faisant fi de toutes ces dizaines de personnes qui les abordaient chaque jour dans l'espoir de leur vendre quelque chose, leur demander quelque chose, leur mendier quelque chose... N'importe quoi, pourvu qu'ils obtiennent de vous *quelque chose* ! Comment ne pas comprendre tous ces gens dans la misère ? Mais comment s'en protéger aussi ? Certains, dont je fais partie je dois l'avouer, ont souvent dû hausser le ton afin de se sortir de situation complètement invraisemblables. Particulièrement après avoir voyagé dans le Nord de l'Inde, là où se trouve la plus grande concentration de

villes industrialisées, d'agglomérations surpeuplées qui s'étendent sur des kilomètres.

L'Inde a été pour moi une épreuve en triptyque. A courir partout, aux quatre coins du nord du pays dans un environnement si bruyant a été pour moi une épreuve physique. L'épreuve émotionnelle a été de voir tant d'enfants souffrir et parfois de parents sur le point de mourir. Quant à l'épreuve psychologique, il s'agit là très clairement d'un combat avec moi-même : saurais-je doser mon efforts afin d'éviter le burn-out, le surmenage ? Je savais que ce serait dur, c'est d'ailleurs ainsi que j'ai voulu concevoir ce périple. Comme une épreuve tout autant que comme un acte de solidarité. Pourtant, jamais je n'aurais cru que tout ceci représenterait autant de données à mettre en ordre. Ce qui en soit est une bonne chose, au moins en rentrant je pourrais exploiter jusqu'à la dernière miette de la substantielle moelle de cette expertise, que je suis en train d'acquérir aujourd'hui.

Béni soit le Laos ! Ici, c'est encore plus frappant qu'au Cambodge, l'ambiance est à la détente, au farniente. Sans doute est-ce dû en partie à la très faible proportion de touristes présents sur le territoire laotien. Les gens sont adorables, ils sourient spontanément à longueur de journée, leurs enfants sont magnifiques ! Les prix sont excessivement bas. Quand aux marchands en tout genre, la situation est même inversée par rapport aux autres pays envahis de touristes : ici lorsque l'on doit régler un taxi ou un rickshaw, on a honte de leur donner le prix indiqué. Du coup, on donne spontanément plus que le prix convenu. Il semblerait qu'ici les étrangers soient traités différemment que dans le reste du monde, justement parce qu'ils sont encore très peu nombreux.

Pakse : sud du Laos, durant le festival des esprits,
les temples sont pleins a craquer.



Même les toutes petites filles curieuses, sont conviées a la fête.



Je ne passe qu'une seule nuit à Paksé. Il n'y a pas grand-chose à faire là-bas. Après avoir débarqué de l'aéroport hier, en provenance du nord du Cambodge, je suis toutefois parvenu à rester sans rien faire une après-midi entière. Je suis resté là, des heures durant, à somnoler sur la terrasse de l'hôtel. J'ai admiré les bords d'un Mékong aux eaux terreuses, sinuant à travers une jungle omniprésente au Laos, même dans certains quartiers de la capitale. Je suis comme ça, je pense toujours à quelque chose qu'il faut que je fasse. J'ai l'esprit qui court et court encore. Mais avec les années, je parviens de mieux en mieux à alterner les périodes d'activités intenses où je prends plaisir à laisser libre court à moins hyperactivité, avec des périodes de repos total où j'apprécie le moment présent, *ici et maintenant*. Dans ces moments là, mon humeur vagabonde, ma sérénité face à l'existence porte jusqu'au ralentissement des mouvements de mon corps. C'est la nonchalance, le bien-être. Bien évidemment, la vie ne saurait n'être faite que de moments semblables à celui-ci.

Et puisque la liberté c'est de choisir ces contraintes, dit-on, alors me revoilà de nouveau jeté sur les routes, à poursuivre ma quête. Nous sommes le lundi 9 février 2009. Ce matin, aux aurores j'ai pris le premier minibus pour aller encore plus au Sud. On m'a parlé des ruines d'une citée millénaire ayant autrefois appartenue à une peuplade aujourd'hui disparue. Et j'ai dans l'idée que mes compagnons de voyages ont, qui sait, peut-être laissé un indice quelque part au milieu de l'une de ses ruines. Deux heures après avoir quitté Paksé, nous arrivons non loin de Champassak, la citée des dieux endormis. Sans avoir les proportions de l'Angkor Wat cambodgien, le temple de Wat Phu au nord de la ville n'en reste pas moins l'un des édifices archéologiques les plus impressionnants de tout le Laos. Ma quête d'une solution définitive pour ces enfants du Sida s'arrêtera-t-elle ici au Laos ? Aurais-je les connaissances nécessaires à la poursuite ailleurs et autrement, de mon initiative en faveur des ces enfants du Sida auxquels je me sens désormais liés par le

plus beaux des liens ? De cela, je n'en sais rien au juste. Il me faut poursuivre ma route jusqu'à son terme !

Pour me rendre à Champassak, j'abandonne le minibus pour un moyen de transport fluvial. Je paie un passeur et traverse le Mékong d'est en Ouest. Sur l'autre rive se trouve l'auberge dont j'ai notée l'adresse sur le guide touristique. J'y dépose mes affaires et déjeune de manière frugale, sur la terrasse de cet hôtel là aussi construit sur pilotis, avec une vue imprenable sur le fleuve. La chaleur est accablante. Au-dehors pour cinq mille kils (quatre euros), je monte dans l'un des minibus qui parcourent sans cesse la presque île du nord au sud. Je me rends directement à Wat Phu. A l'arrière du bus, un moine est vêtu tout de blanc, à l'instar de ces autres frères qui traditionnellement sont habillé en orange. Sans doute est-ce là en raison des festivités qui ont lieux en ce moment même. Dès les abords du temple principale, c'est la surprise : des centaines de laotiens sont amassés au bas des murailles. Que se passe-t-il donc !? Ce peuple est connu pour son œcuménisme. Ici, animisme et bouddhisme cohabitent depuis des générations en parfaite harmonie. Et Wat Phu se trouve à la base du grand des dieux de Champassak : la montagne qui trône majestueusement sur tout le delta. Les villageois sont-il là pour apaiser la colère du Dieu de pierre ? Un danger menacerait-il la région !?

Lorsque nous approchons un peu plus de la foule, je suis rassuré. J'aperçois des tentes, des restaurants improvisés au milieu des champs en friches. Des enfants nagent dans l'immense bassin artificiel de forme carré, qui servait autrefois à l'ablution des prêtres du culte. Puis, ce sont les chants des laotiens regroupés là. Le moine dans le minibus m'apprend qu'en fait il s'agit du festival des esprits de la forêt. C'est d'ailleurs la raison de la couleur de sa robe de bure immaculée, me dit-il. Ce festival, c'est trois jours dans l'année où le commun des fidèles était autrefois autorisé par le clergé du culte à pénétrer les lieux, à vénérer les idoles les plus sacrées de tout le royaume. Aujourd'hui, la tradition est perpétuée de manière conviviale. Je passe la fin de cette après-midi à m'imprégner de l'ambiance à la fois solennelle et joyeuse de ce festival auquel j'ai la chance d'assister. Je vois des enfants partout ! Leurs rires raisonnent aux quatre coins de ce camp improvisé. Plus tard, je m'aventure même jusqu'au sommet de la montagne, afin d'y déposer une fleur en offrande et en respect à ces générations d'êtres humains qui se sont succédés, ont grandis et ont éduqués leurs enfants sur les flancs de cette montagnes sacrée.

A Champassak, encore plus au sud,
des milliers de pèlerins sont réunis là pour plusieurs jours de festivité.

Les novices du bouddhismes sont bien entendu également conviés.



Les marchandes et leur filles sont également de la partie.



Les nones sont toutes habillées en blanc, pour l'occasion



Je monte dans un tuktuk près du chauffeur que ça amuse.

Je prends une photo, l'objectif pointé sur le retroviseur.

Eh oui... on s'amuse comme on peut ;-)



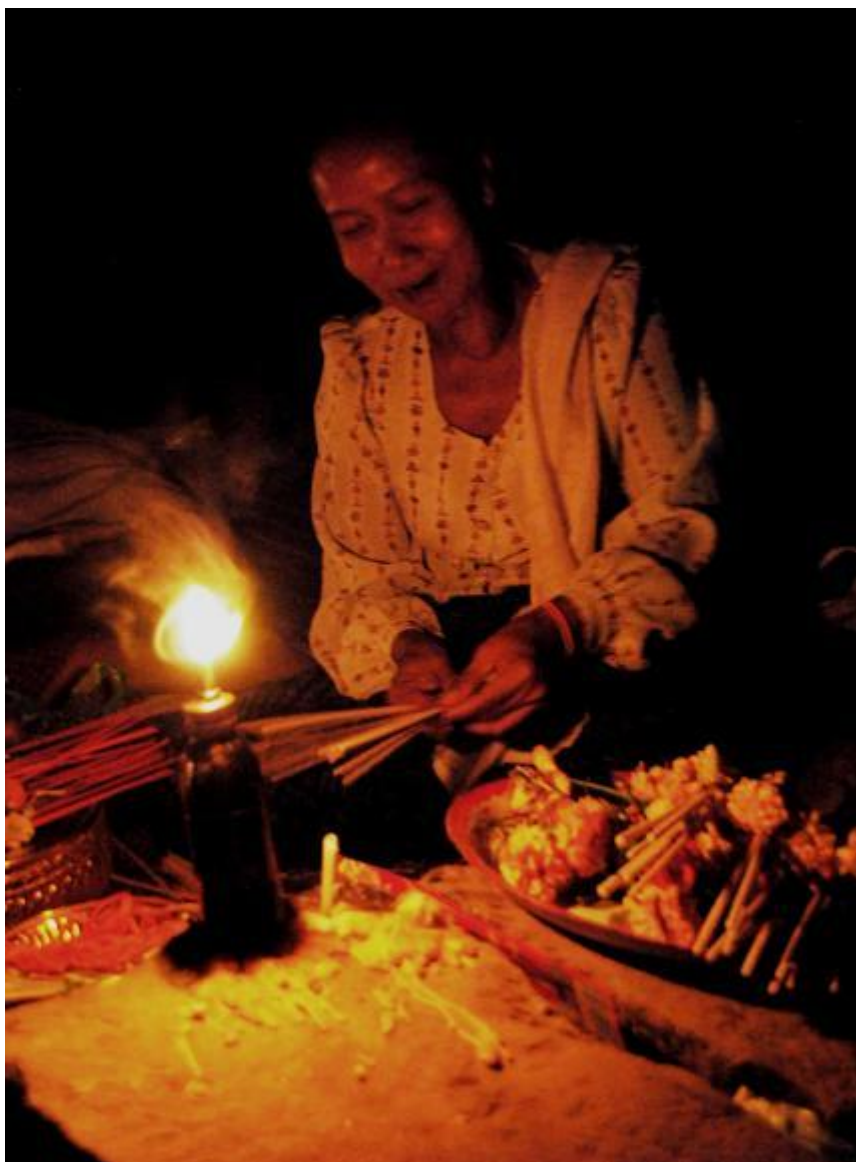
Mais bientôt, peu avant le coucher de soleil, quelque chose se produit dont la teneur exacte m'échappe. C'est comme un murmure, une confidence que les villageois se seraient transmises, sans en faire part aux étrangers. Leur attitude se fait plus solennelle, moins bonne enfant. Ils font leurs paquets, on dirait qu'ils s'apprêtent à quitter les lieux rapidement. Effectivement, une femme d'un âge respectable m'approche de cette démarche légère, presque prude, des femmes d'ici. Elle me touche délicatement le bras et me fait comprendre qu'il est temps maintenant de sortir de l'enceinte du temple. Désormais et pour un an encore, ces lieux vont redevenir la demeure exclusive des esprits.

La nuit venue, l'éclairage public est disant... intéressant !



Au bout de quelques minutes, plus personnes ! Tous le monde est redescendu vers le delta du fleuve, chacun s'est réfugié chez soi : ceux-là dans leur maison construite en dur, ceux-là dans leur hutte traditionnelle aux murs en natte de paille tressés. Depuis l'autre versant des murailles, j'ai observé tout ce petit monde vider les lieux dans un silence de mort, les visages fermés. Un spectacle contrastant de manière incroyable avec leur joie de vivre de ce début d'après-midi. Seuls, quelques anciens sont restés là. Parmi eux, la vieille femme à la démarche gracieuse. Elle me fait signe d'approcher. Je m'assieds là, près d'elle. Elle s'active, la vieille femme. Sur un bout de tissu précieux, aux broderies typiques de cette région du Laos, elle met en place quelques colifichets. Elle allume deux ou trois bougies. Puis, elle se saisit de plusieurs brins d'encens qu'elle brûle, les mains jointes en direction de Champassak : le dieu protecteur incarné dans la montagne qui surplombe depuis toujours, le delta et ses alentours.

Dans la pénombre je rencontre une femme qui brûle de l'encens :
"pour chasser les mauvais esprits et apaiser l'humeur des dieux", me dit-elle.



Le lendemain matin, je traverse de nouveau le fleuve. Je reprends un minibus : direction l'extrême sud du pays, la région des quatre mille îles. C'est une région entre le Laos et le Cambodge, où le cours du Mékong se subdivise en une multitude de petits cours d'eau, de cascades et de bassins de rétention naturels. C'est dans l'une de ces immenses retenues d'eau qu'on comparerait aisément à un très grand lac clairsemé ça et là d'une multitude d'îles, que je me suis baigné avec les derniers dauphins d'eau douce de cette région. Je ne les ai vues que de très loin, ils étaient à une cinquantaines de mètres. Ils ne sont plus que treize. Les pêcheurs les ont exterminés au moment où ils ont intensifiés leur pratique de la pêche à la

dynamite. Cela étant dit, je suis très heureux de cette expérience que je n'oublierais pas de si tôt. Je passerais là, parmi les deux plus beaux jours de repos de toute ma vie. J'ai loué un vélo afin de faire le tour de l'île de Don-kon. Je me suis baigné dans les eaux cristallines du Mékong dans cette région. J'ai profité de criques situées aux bords de larges étendues de sables, sans personnes à part moi pour apprécier ce paysage d'autre-monde.

Je m'enfonce encore plus au sud du Laos.

Je nage avec les derniers spécimens de dauphins d'eau douce de ces latitudes.



Là, pour un moment j'ai vraiment cru que j'étais tombé par hasard sur ce fameux "arbre de vie", de la légende... Eh bien non. Plus tard peut être, qui sait.

Sans doute le trouverais-je en Amérique du Sud, comme l'on promis les gardiens du Khouloud.

Mais sera-t-il aussi grand et luxuriant que celui-ci... ?



En attendant d'autres aventures, j'ai loué une chambre, un hamac
et un bureau avec une vue imprenable sur toute cette beauté !

Je me suis assis là, et j'ai pu profiter de ma villégiature
afin de rédiger quelques pages à propos de mon périple.



Les nuits de pleine lune (oui la Lune, ceci n'est pas un soleil),
sur une île où il n'y a pas d'électricité,
vous prenez place dans un hamac et vous "farniente"



Afin de quitter le Laos en route vers l'extrême pointe sud du continent asiatique, je me rends en avion à Vientiane. La capitale située au nord du pays dispose d'un aéroport international. J'arrive à l'auberge Lao Sakonh en fin d'après-midi, le vendredi treize février. J'y réserve une chambre jusqu'au lundi matin, date de mon départ pour Bangkok. Ma mère et Caroline mon amie, sont censées arriver en Thaïlande le mardi dix-sept au matin. Durant les deux grosses journées qu'il me reste à passer à Vientiane, je passe mon temps entre enquête sur le terrain et travaille sur l'ordinateur. C'est ainsi que je passe une grande partie de mes journées à mettre à jour les sites Internet créés pour ceux de nos partenaires qui n'en avait pas. Je mets également de l'ordre dans toutes ces données récoltées au Cambodge ainsi que dans le Sud du Laos. Je prends de l'avance pour la mise à jour prochaine du blog, etc. Je ne vois pas grand-chose de la capitale. Ça tombe bien, c'est une ville moyenne d'un petit million d'habitant, apparemment tranquille et peu bruyante, où il n'y a de toute façon rien d'exceptionnel à voir.

De mon séjour à Vientiane, auront marqué mon esprit les larges bords sablonneux d'un Mékong dont le niveau est au plus bas en cette période de l'année. Les plus téméraires dont je fais partie, ont pu apprécier l'atmosphère feutrée et les cloisons en bois précieux de ces quelques restaurants sur la promenade de Vientiane, où la nourriture est exotique, surprenante, délicieuse mais néanmoins relativement bon marché. Pourquoi téméraire ? Parce que ce genre de sérénité au Laos, ça se mérite ! Il faut affronter les hordes de moustiques sanguinaires, qui partout pullulent autour des eaux du fleuve Mékong, du nord au sud du pays. Ces bestioles adorent les chaires fraîches et tendres de nous autres occidentaux, gorgés d'eau et de vitamines que nous sommes. Mais le jeu en vaut la chandelle, au sens propre comme au figuré. La nuit tombée, sur la promenade du bord de fleuve, des lampions par dizaines éclairent les terrasses des quelques bars et restaurants clairsemés tout du long.

A Vientiane, je retiendrais également ma rencontre avec ces deux jeunes gens engagés et volontaires que sont Vanpheng et Kinoy : deux téméraires d'un tout autre genre que le mien. Les gens d'ici ont l'air de ce qu'ils sont d'après moi : des bons vivants, souvent généreux et humains. Ici au Laos encore plus qu'au Cambodge. C'est très reposant, tranquillisant, rassérénant de faire la rencontre de telles personnes. Kinoy a 25 ans. Il est père d'un jeune garçon adorable, nommé Otto. Sa femme et lui sont

séropositifs mais leur fils est sain ! Kinoy est président du groupe de personne vivant avec le Sida au Laos. Ils seraient un peu moins de dix mille, sur une population qui au Laos s'élève à plus de six millions d'individus. Une situation préoccupante. Le Laos sera classé comme « à surveiller » dans notre rapport de fin d'année.

Quand à Vanpheng, c'est tout un poème ! Face à lui, j'ai presque, presque eut cette impression illusoire mais néanmoins rassurante, d'être un pantoufflard, soucieux de son confort personnel plus que du bien de son entourage. Il est président fondateur de plusieurs organisations caritatives, dans un pays au régime communiste où il est même interdit de parler de « groupe », encore moins d'associations. Mais les choses changent petit à petit, en particulier grâce à des gens comme Vanpheng. Avec ses collaborateurs, ils sont sur le point de faire éditer par le premier ministre un décret gouvernemental accordant un statut légal à toutes les associations dites *d'utilité publique*. Ca n'a l'air de rien ? Eh bien au Laos c'est synonyme de risquer sa vie. Lorsque je lui parle des problèmes qu'il encoure, il me dit de butte en blanc, d'un ton péremptoire : « je m'en fous ! ». Entre nous, le courant est immédiatement passé. Je lui raconte un peu ma vie *avant* tout ça. Il me parle de son ex femme, de sa petite fille Michelle. Par le biais de Vanpheng, j'offre à cette dernière une petite peluche qui m'avait été donnée au restaurant KFC de Lahore au Pakistan. Après quatre jours d'indigestion comme rarement dans ma vie, ce fut là mon premier vrai repas. Cette peluche est le symbole de la vie qui ne renonce pas. Je la gardais avec moi en sachant qu'un jour, l'occasion me serait offerte de faire passer ce symbole d'espoir à un autre être humain. C'est chose faite ! Vanpheng m'aura également fait découvrir certains des coins sympathiques de Vientiane. Ce sont des établissements tranquilles : typiques pour certains, exceptionnellement beaux pour d'autres, toujours loin des masses informes de touristes piétinants, remuants, envahissants, bruyants.

Vanpheng est un visionnaire, à la personnalité complexe. Nous sommes sur la même longueur d'onde. Lorsqu'il me parle de ces difficultés à être compris de ces collègues qui rarement le suivent aussi loin qu'ils le voudraient, je le comprends (tout en ayant une pensée solidaire pour ces collègues de travail). Lorsque je l'interroge sur la raison qui le pousse à multiplier les associations locales plutôt que de créer une seule et unique organisation, il me dit : « question de discrétion... ». Eh oui, ô communisme, communisme quant tu nous tiens ! Au Laos cela m'apparaît effectivement comme une stratégie sage, réfléchie. J'en viens à la question que tous le monde vous posera un jour où l'autre si vous faites partie du « milieu associatif », comme on dit souvent. « Qu'est-ce qui t'a poussé à travailler pour les autres ». Du reste, c'est un peu le même genre de question que l'on pose aux novices dans les monastères. L'engagement c'est souvent un sacerdoce. Je pose donc cette question à Vanpheng, tout en laissant mon esprit vagabonder à des considérations diverses. Toutefois, je finis par remarquer que le silence qui s'installe est anormalement long. Je suis immobile, tous les sens aux aguets. C'est une réaction instinctive, bien utile par moment ces fossiles psychique de notre passé phylogénétique. J'observe alors que le regard de Vanpheng se trouble, il renifle comme si sa paroi nasale était soudainement humide. Comme lorsque l'on a la larme à l'œil. « Une nuit, mon frère aîné s'est endormi », me dit-il enfin. « Il ne s'est jamais réveillé... Ca a été très dur de comprendre, d'accepter. C'est pas comme s'il avait eut un accident de voiture. Paff, il est mort. Non là il s'est

juste endormi... pour ne plus jamais se relevé ».

La plupart des gens passent leur vie et geindre, remuer, à taper du pied dans l'espoir qu'un jour ils trouveront un sens à leur vie. Voilà un jeune homme qui ne s'est pas embarrassé de tant de turpitudes. Un jour, il a compris que bientôt il ne serait plus là. Et peu importe quand ce *bientôt* finirais par venir. Il en a pris son parti et aujourd'hui il emmagasine les expériences et les combats. Il semble porter sur la vie un regard profond et tendre à la fois. C'est une forme d'humanité toute particulière, d'autant plus lorsqu'on la rencontre chez un homme aussi jeune. Toutefois, cela n'empêche nullement Vanpheng d'avoir un sens de l'humour communicatif ! Grâce à lui j'aurais bien ris lors de mon séjour à Vientiane. Un jeune homme humain, charismatique, positivement naïf et engagé. Oui, voilà une personnalité exceptionnellement complexe s'il en est. Je garderais de ma rencontre avec Vanpheng et Kinoy un souvenir attendri. J'espère que dans le futur nous saurons cultiver des relations de travail aussi fructueuses que l'on été ces trois petits jours passés ensemble.

L'extrême pointe asiatique, l'un des bouts du monde

C'est dans cet état d'âme, plein de gratitude pour les rencontres que j'ai la chance de réaliser lors de ce voyage, que je prends le vol du lundi 16 février après-midi pour Bangkok, capitale de la Thaïlande. Je dois retrouver Caroline Bonnellie mon amie et ma mère, toutes deux venues passer quelques jours de vacances en ma compagnie.

Le lendemain matin je me lève encore un peu plus tôt que d'habitude. A sept, j'accueille Caroline à l'aéroport international de Suvarnabhumi. Les retrouvailles sont très chaleureuse, je suis plus qu'heureux de pouvoir retrouver une très bonne amie. Me reviennent en mémoire les moments agréables que nous avons passés tous ensemble, Caroline, moi et un petit groupe de nos amis parisien. Trente ans, c'est décidément le plus bel âge de la vie ! Ils me manquent tous. Ma mère arrive le même jour, par le vol de midi. J'ai insisté (pas beaucoup car elle était très motivée) pour inviter ma mère. Elle a pris depuis Marseille où elle réside un vol domestique pour Paris, puis un vol sans escale pour Bangkok. Malgré la fatigue et le décalage horaire très important, Caro insiste pour revenir aussitôt à l'aéroport afin d'accueillir ma mère.

Bangkok : c'est la saint-valentin.

A l'aquarium, les poissons aussi ont droit à leur coeur !



C'est ainsi que commence réellement notre cohabitation, tous les trois ensemble. Nous passerons deux jours à visiter cette capitale et ses palais somptueux, sont majestueux temple du *buddha d'émeraude*, ses stupas royales entièrement recouvertes d'or et ses rues dont certaines, en particulier celle que l'on nomme *Sao Khan road*, sont envahies à la nuit tombée par des milliers de touristes. Le samedi après-midi aux halles de Paris ? Puff, c'est rien à côté !

La magistrale pagode d'or du palais royale.



Ma mère et une marchande de chapeaux traditionnels...
insistante la ñarchande, ma mère est sympa sur ce coup là !



Les ruelles du marché chinois,
Bangkok après le coucher du soleil.



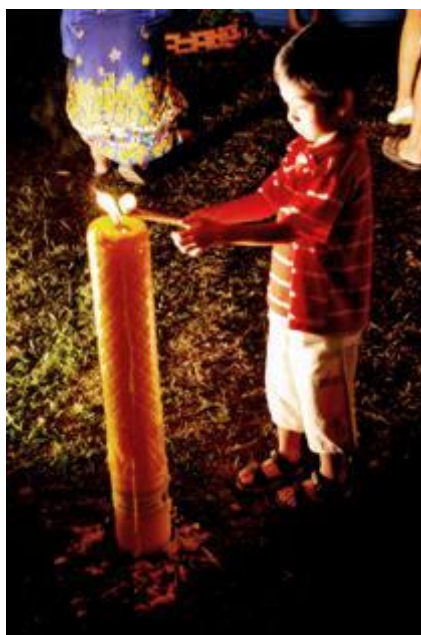
Pour la suite du voyage et pour le plus grand confort de ma pauvre mère, nous louons une voiture. Grâce à cela, elle n'a pas eu à marcher des heures durant, à courir les bus et les hôtels miteux. Elle n'a pas eu à suivre le rythme d'un trek quotidien que nous autres backpackers (Caro et moi) aurions pu soutenir. Sans compter que nous avons tout trois pu ainsi pleinement apprécier nos cinq jours de visite des principaux sites historiques du Nord de la Thaïlande. Nous visitons le temple d'Ayutthaya, l'ancienne ville royale de Lopburi où nous arrivons à la nuit tombée, au moment d'un festival donné dans l'enceinte même des ruines de l'ancien palais royale. Des représentations théâtrales à ciel ouvert, des groupes de musiciens qui se

produisent dans les jardins du parc en costumes d'époque, des lampions par milliers, des fontaines, des gardes en uniformes : c'est un spectacle haut en couleur qui nous accueille dès avoir quitté la capitale thaïlandaise. Fait ô combien significatif : ici les visiteurs thaïlandais sont très clairement plus nombreux que le peu de touristes présents ce soir. Je suis sur un petit nuage ! Je suis en compagnie de gens aimés et je visite le palais du pays des merveilles !

Lopburi au nord de Bangkok et son festival : devinez pour qui ?
Oui, les asiatiques semblent grands consommateurs de festivals pour dieux, en tout genre.



N'oublie pas de faire un vœux mon garçon !
Au pays des merveilles, il sera réalisé.



Des centaines de lampions éclairent le festival.



Le lendemain matin, nous reprenons la route pour les temples de Sukhôtai : bijou d'architecture Thaï, dont l'influence khmère est évidente sur certains des monuments. Nous passons la nuit dans un bungalow, isolé de tout, au cœur de la réserve naturelle de Lang San. Le matin, nous prenons un bain près des cascades de la rivière. Ma mère se transforme en véritable aventurière, escaladant monticules et dévalant pentes et vallons escarpés ! Elle nous suivra partout pour visiter le parc, sans se plaindre de son dos ou de son arthrose naissante. Elle insistera même pour escalader seule... un petit rocher. Ô miracle ! Le troisième jour, nous arrivons à Chiangmai, la destination finale de cette première moitié de notre voyage. Nous visitons musées, marchés de babioles en tout genre (chère au cœur de ma mère), monuments historiques, ainsi que le zoo de Chiangmai.

Le nord de la Thaïlande et ses temples qui n'ont pas grand chose à envier à un Angkor Watt.



Et devinez qui fait le pitre en bas de la statue...
Oui c'est bien moi, et derrière l'objectif ce sont les mains expertes de Caroline.



Afin de poursuivre notre périple en terre thaïlandaise, nous prenons ensuite l'avion afin d'atteindre le Sud du pays. Nous arrivons à l'aéroport de l'île de Phuket, le matin du lundi 23 février. Nous ne nous attardons pas sur cette île aux reliefs exceptionnelles mais aux plages néanmoins bondées de touristes : essentiellement des européens, des australiens, des américains. Nous préférons nous rendre dès que possible sur l'île de Ko Phi Phi. Là, sur une plage presque déserte, nous passerons cinq jours dans un bungalow au décor spartiate. Un cadre à la « Robinson Crusoë », qui ne manquera pas d'enchanter notre petite équipe. Y compris ma mère qui n'avait pas « eut de telle vacances depuis plus de dix ans », me confiera-t-elle. De cela, j'étais effectivement au courant.

Le paradis !

L'île de Ko Phi Phi. Une île déserte ou presque
(surtout sur son versant nord, accessible uniquement par bateaux)
Une île au large de la célèbre mais non moins surpeuplée île de Phuket.



Ko Phi Phi n'est accessible qu'en bateau. Sur l'île, aucun véhicule motorisé.

Il est tout simplement impossible de ne pas se reposer dans un lieu pareil !



Dans la famille nous avons toujours eut tendance à trop travailler. Nous avons cette capacité sans doute en partie innée, à nous investir totalement dans la tâche qui nous incombe. On a les défauts de ces qualités, comme qui dirait. Ici, sous les cocotiers j'ai pu oublier les neufs années que j'ai passées à étudier et travailler en même temps, afin d'obtenir mes diplômes tout en « construisant un avenir », disaient mes parents. Aujourd'hui, malgré quelques déboires et discordes diverses comme il en existe dans toutes les familles, je leur suis reconnaissant de nous avoir inculqué une telle approche de la vie. Pourtant, souvent

nous avons eut toutes les raisons de penser que le prix à payer pour acquérir les bénéfices d'une telle leçon était lourd de conséquences. C'est sans doute mon frère aîné qui en a le plus chèrement, le plus durement payé le prix...

Sur les plages au sable si fin du Sud de la Thaïlande j'ai pu, pour un temps, reprendre un souffle qui devenait de plus en plus court. Grâce à ma mère et à Caroline, j'ai pu prendre une pause dans ma quête autour du monde pour cette solution collégiale, applicable sur le long terme, aux problèmes dramatiques que rencontrent aujourd'hui encore les enfants touchés par la pandémie du Sida. Alors, bien entendu j'ai eut moins de temps à consacrer à mon enquête sur le terrain thaïlandais. Je suis tout de même parvenu à collecter nombre d'informations essentielles à notre étude. C'est ainsi que lorsque Caroline la première, puis ma mère s'en sont retourné pour la France en ce début de semaine, j'ai eut une petite boule au ventre. Je me retrouve de nouveau en face à face avec moi-même. « Ludovic face à son destin »... On dirait le titre d'une production cinématographique à l'eau de rose, de celles dont ma mère était friande étant plus jeune. Yeurk ! Disons que je pensais que le retour serait plus difficile à ce qui désormais fait mon quotidien depuis bientôt six mois. Pourtant, je me suis rapidement réacclimaté à la vie du vagabond humanitaire que je suis devenu ces derniers mois.

Adieu, frère soleil !
Adieu paradis !



Je prends dès que possible l'avion pour Singapour où j'arrive le 3 mars 2009. Je ne passerais là que deux jours. En définitif, mon impression sur cette ville est qu'elle est une île-ville-état fort intéressante mais peu accueillante. Chacun semble trop occupé à vaquer, vaquer à ses occupations. Les gens sont pressés, pressés comme des citrons. Le matin ils courent et courent encore jusqu'au soir venu. Qui plus est Singapour est « la ville des interdits », ils le disent eux-mêmes. Il est interdit de jeter ceci là, il est interdit de traverser ici, il est interdit de faire ceci ou cela. Quoiqu'il en soit, je garderais un souvenir intense du musée situé au quatrième étage du temple bouddhiste de style chinois, où j'ai d'ailleurs eut la chance d'assister à la prière du matin, de fidèles tous vêtus pour l'occasion en robes traditionnelles noirs. Ce musée contient une des collections les plus remarquables de statues du Buddha que je n'ai jamais vue ! Des statues de tous les

styles asiatiques possibles et imaginables. Ce musée aux collections impressionnantes est situé à l'avant-dernier étage de l'édifice. Le dernier étage étant réservé à la salle d'exposition d'une des reliques les plus sacré au monde pour les bouddhistes : la dent de Buddha.

Singapour : temple bouddhiste au sein du quartier choinois.



C'est le lundi 9 Mars 2009 que je prends le train pour Kuala Lumpur, capitale de la Malaisie située à quelques centaines de kilomètres au nord de Singapour. Je loge dans un petit hôtel non loin de Chinatown, je profite d'un cinéma qui diffuse ses films en anglais, je visite les différents quartiers de la ville dont le quartier d'affaire, sa tour « Prudential » et celles qui sont désormais les plus hautes tours jumelles du monde. Mais c'est à Pinang, une petite île au nord ouest du pays que je ferais ma rencontre la plus intéressante. Effectivement, j'ai trouvé les associations à Kuala Lumpur assez fermées, tout comme celle de Singapour du reste. Sauf CASP (community aids service penang), une association dont s'occupe Madame Elisabeth Thomas. Ces gens disposent d'un centre qui accepte toutes les personnes souffrant du VIH/Sida d'une façon ou d'une autre, dans un pays où les communautés ne se mélangent pas et où les minorités sexuelles sont persécutées. Un exemple : les orphelins séropositifs ne sont pas mélangés aux autres orphelins. C'est une mesure qui ailleurs déjà lorsqu'elle est mise en pratique seule, à quelque chose d'infamant pour ces enfants. Que dire alors de la situation en Malaisie où en plus, les orphelins séropositifs musulmans ne sont pas mélangés à ceux issues des autres communautés religieuses, qui sont nombreuses dans le pays : hindous, bouddhistes, sikhs et chrétiens. L'intégrisme musulman du régime malais n'a pas finit de nous scandaliser. C'est juste avant mon départ pour Jakarta l'indonésienne, que j'obtiens un rendez-vous avec cette chère Elisabeth Thomas. Une femme pleine de compassion, d'humanité, pleine de vie et

d'ambition pour l'aide qu'elle veut apporter aux personnes affectés ou infectées par la Sida : de nombreux adultes, toxicomanes, prostituées ou autre malades ; également de nombreux enfants infectés souvent par la mère, elle-même victime d'un mari toxicomane souvent décédé aujourd'hui. Un scénario qui ne cessera jamais de me révolter, auquel je ne m'habituerai jamais. Je l'espère du moins.

Malaisie : Kuala Lumpur et son temple hindous remarquable.



Et ses associations de lutte contre le Sida, dans un pays où l'islamisation de la société pourtant clairement multiculturelle (mais à forte majorité musulmanes) est un véritable casse-tête chinois (c'est le cas de le dire...)



Pourtant les associations ici ont bien compris qu'il fallait tout faire pour ces enfants !



C'est le lundi 9 mars à 1h30 que nous atterrissons à Jakarta, capitale de l'archipel Indonésien, après plus d'une heure de retard en raison de la météo mouvementée. Sans compter le retard que j'ai pris à faire ma demande de visa à l'arrivée à l'aéroport. Le douanier m'a demandé de l'argent, alors que mes papiers étaient parfaitement en règle d'après son collègue. Lorsqu'on vous demande vingt dollars à une heure du matin, dans un pays étranger vous ne réfléchissez pas, vous vous exécutez, docilement. C'est à cette heure tardive donc, que j'arrive à Jakarta : cette mégapole sans grand intérêt en apparence. La plupart de ces quartiers bâtis de bric et de broc ont été emportés par la crue phénoménale qui a inondé en 2007 la plus grande partie de la ville. Une catastrophe qui a coûté la vie à de nombreux habitants parmi les plus pauvres. La conséquence d'une politique d'urbanisme sauvage, où le profit règne en maître absolue. Aujourd'hui pourtant, il reste encore des dizaines d'hectares de bidonvilles clairsemant le Skyline Jakarta. Alors la nuit, la vue de tous ces immeubles fleurant avec les ciels, c'est très beau. Le jour pourtant, tous ces enfants qui se baignent dans l'une des nombreuses rivières qui servent également de déversoir aux débris des taudis, ça fait froid dans le dos.

A mon arrivée, il faut avouer que j'ai pris peur. J'ai véritablement cru que ce serait pénible, à Jakarta. Des jeunes gens qui vous demandent des pourboires dès la descente de l'avion, sur le parking de l'aéroport à une heure du matin, pour vous aider à porter votre sac... alors que vous l'avez sur le dos !? C'est très bizarre, oui effectivement. Aux abords de la ville, ce sont les premiers taudis qui vous accueillent. Non loin de là, les premiers fêtards, dont vous ne voulez même pas savoir combien de drogues ils ont pu ingérer pour parvenir à s'exprimer aussi fort, avec une telle voix d'outre tombe. Bref, ce n'est que lendemain que j'ai pu constater que Jakarta et ses presque dix millions d'habitants, ses quartiers coloniaux datant de l'occupation hollandaise, tous cela ne manque pas d'un certain charme. D'autant plus que les indonésiens semblent être un peuple bon vivant, sympathique, ouvert. Ici contrairement à ce qu'il m'a été donné de constater en république islamique de Malaisie, très peu de femmes sont voilées et rares sont les hommes qui portent la barbe. Pourtant il ne faut pas s'y fier : à l'heure de la prière les mosquées sont pleines. Pour prier, les hommes tirent de leur poche une kippa islamique et les femmes un voile blanc, afin de se couvrir la tête.

Mais en dehors de ces heures là, ce sont des gens comme tout le monde. Comme quoi c'est possible d'être comme tout le monde, sereinement, de vivre en paix, de s'accepter les uns les autres.

Quoiqu'il en soit, contrairement à New Delhi où je devais m'occuper entre autre du tournage du documentaire, ici rien ne me retiendra plus de cinq jours que j'aurais passé à courir après des associations qui refusent pour la plupart de divulguer les informations dont elles disposent. Ce n'est qu'en insistant encore et encore, que l'une d'entre elles (l'une des plus importantes associations de lutte contre le Sida en Asie du Sud est) me révélera la véritable raison de leur réticence à communiquer aux sujets des enfants. En fait, aucune association indonésienne ne semble disposer de réel programme dédié à la prise en charge des enfants infectés ou affectés par le VIH/Sida. C'est dire l'ampleur du travail qui reste encore à effectuer, dans un pays où les problèmes de toxicomanie et de prostitution semblent progresser à une allure folle.

De fait, d'entre tous les moments difficiles que j'ai eut à vivre depuis mon départ, cette semaine passé à Jakarta aura été nerveusement l'une des plus éprouvante qu'il m'ait été donné de connaître. Deux petits problèmes personnels me taraudent depuis quelques temps. Il est vrai que je me pose d'ailleurs la question de savoir si j'ai encore une vie personnelle, moi qui ne dort presque jamais deux soirs au même endroit !? La peur d'échouer après tout ce que j'ai promis de réaliser. La peur et ajouter à cela la fatigue me font dire que la fin du voyage est pour bientôt, et ça n'est pas un mal : je n'aurais pu tenir bien plus longtemps à ce rythme effréné de toute façon. J'ai bien quelques petites astuces de psy pour éviter de sombrer dans la panique. J'affronte ma peur, cette *petite mort* de l'esprit. C'est un processus en général assez douloureux. Cette peur vous passe dessus, elle s'empare de vous. C'est la dernière chose à laquelle vous pensez en vous endormant, la première pensée qui vous assaille en vous réveillant. Pourtant il faut consentir à laisser cette peur vous étreindre, passer sur vous. Puis elle vous laissera choir, là gisant sur le bas coté de votre existence, comme un fauve qui n'aura pas voulu d'une proie à la chair trop dure. Vous êtes épuisé certes, mais comme purifié, revigoré, les idées de nouveau en place et l'esprit serein.

J'ai eu peur oui ; peur de ne pouvoir venir à bout en temps et en heure de ce voyage. Notamment parce qu'il faut que je sois en Amérique du Sud dans un délai imparti. Ce qui ne me laisse que dix jours pour visiter l'Australie : impossible. C'est pourquoi aujourd'hui, j'ai pris la décision de me rendre directement au Pérou, sans passer par « le pays des longues pattes », mais simplement en pensant très fort aux kangourous, aux vastes étendues de bush, au peuple aborigène que j'aurais tant aimé rencontrer ! Cela dit, aucun regret. J'espère que ce n'est que partie remise. Effectivement, aucune des écoles australiennes que j'ai sollicité (j'ai passé des heures et des heures à les contacter toutes une par une) n'a accepté que je présente ce projet aux enfants dont elles ont la charge. Alors j'aurais bien aimé y aller quand même : il est vrai que ça n'est pas donné à tout le monde d'être aussi loin de chez soi, exactement à l'autre bout de la planète. Mais il est bien connu qu'un seul tour du monde ne suffit pas à tout visiter. Je me dois également de conserver un peu d'argent afin d'inviter les quelques enfants qui n'ont pas trouvé de soutien pour venir cet été à Paris, pour ce qui sera la première rencontre internationale des enfants du Sida : [l'IMCA | 2009](#) (bientôt plus d'informations devraient être disponibles au sujet de l'IMCA : international meeting of children living with AIDS), qui devrait avoir lieu à Nanterre. Voilà, un petit sacrifice de plus pour ces enfants. C'est

bien peu de chose. Je n'oublie pas la chance que j'ai d'avoir pu concevoir et aujourd'hui de réaliser un tel projet : l'aventure d'une vie. « The adventure of a lifetime », comme l'a qualifié mon oncle d'Amérique, Ismaël. L'Australie attendra, un jour peut être...

Aujourd'hui je suis prêt pour ce qui sera en principe la dernière étape de ma quête autour du monde. Une dernière étape bien méritée, d'autant plus que ma santé elle aussi se met sérieusement à flancher quelque peu. J'ai des entorses à répétition, probablement en raison des heures passées à marcher en plein soleil par une chaleur accablante : les pieds chauffent malgré le port de sandales, à la longue les tendons ne supportent plus d'être soumis à si rude épreuve. Sans parler des incessants problèmes de digestion. J'ai en plus un bouchon à l'oreille droite qui tarde à partir, malgré l'administration quotidienne de goutte appropriées. J'ai de temps en temps des poussées de fièvres, etc. Bref, je suis bien conscient que je tire sur la corde de mon système immunitaire. Je ne pourrais pas le faire encore bien longtemps. Je vais donc suivre les conseils de mon père : je vais me mé-na-ger. « Je ne doute plus de ta force moral, mon fils. Mais fais attention à ta santé ! », me disait-il l'autre jour encore au téléphone. En fait il n'a pas cessé de me le répéter depuis le jour où il a appris ce que je faisais au juste.

C'est ainsi, conscient un peu plus chaque jour de mes différentes limites, que je quitte Jakarta pour l'est de l'île de Java. Je passe mon dernier week-end du bout du monde dans la ville de Yogyakarta. Je profite de cette occasion pour louer une motocyclette. Une motocyclette... rose. Superbe couleur ! Pas un rose fade, discret, sombre. Non, un beau rose bonbon, bien flashi ! Que de réflexions hilares je n'ai entendue sur mon passage à la vue de ma carcasse dégingandé assise là, sur la selle de cette petite cylindrée... rose. Peu importe, comme disait la dame de la location : « c'est la seule qui nous reste, et puis... ce n'est pas la couleur qui fait la moto ! », qu'elle disait. Il est sûr que grâce à cette moto j'ai pu visiter Jogjakarta et ses alentours, j'ai pu piquer une tête dans la mer non loin de là. Il y avait de hautes falaises tout autour, une plage qui s'étend sur des kilomètres et ce sable fin, gris anthracite, résidu de l'érosion des nombreux volcans en activités dans la région, qui régulièrement crachent leur nuée ardente : un décor d'un autre âge, comme sorti tout droit du « voyage au centre de la Terre » de ce bon vieux Vernes. J'ai également pu visiter les fameuses ruines de *Kraton* : l'un des quartiers d'habitations traditionnelles les mieux conservés de toutes l'Indonésie. Bientôt je devrais quitter cette île de Java dont j'ai appris à aimer le charme si particulier.

C'est là aussi à Kraton, sur le marché improvisé en face de l'ancien palais royal, que je fais la rencontre d'une habitante du vieux quartier de Jogjakarta qui n'a cessé de m'observer de loin, l'air de ne pas y toucher, depuis mon arrivé dans les environs. Ce n'est que lorsque je me suis mis à flâner sur le marché, que j'ai remarqué ses yeux pausés sur moi. Vous savez bien !? Comme lorsqu'on se sent observé en permanence, des yeux dans le dos. Je finis par aller l'aborder : comme ça, tout d'un coup. Elle parait à peine surprise, comme si elle s'attendait à ce que j'agisse ainsi. Ces gardiens du Khoulood auraient-ils appris à connaître ma psychologie au point qu'ils peuvent dans une certaines mesure, prévoir mes réaction. Elle s'appel Trématasse. Un nom typiquement Indonésien qui tire ses racines du plus profond des âges. A une époque où les habitants de l'archipel n'étaient pas encore bouddhistes, ni même hindouistes ou musulmans. C'était une époque où l'être humain vivait encore en total osmose avec Gaya : déesse supérieure et mère de toute création.

L'un des quartiers les plus typiques d'Asie du Sud est,
Kraton non loin de Bodrobudur.



Trématasse, puisque c'est ainsi qu'elle m'a dit s'appelait, m'accompagne jusque non loin des ruines d'une ancienne citée à moitié enterrée. Là, près de la porte d'un souterrain visiblement abandonné, elle m'explique tout d'abord la route à suivre afin de rejoindre le temple des anciens. A travers le labyrinthe souterrain, seul quelques initiés connaîtraient le passage qui peut vous éviter de vous perdre ici à jamais. Elle s'engage la première dans le souterrain et me fis signe de la suivre. Un regard à droite, un regard à gauche. « Après tout, qu'est-ce que je risque ? », me dis-je. Je lui emboîte le pas. Je la suis dans ce dédale de couloirs aux plafonds voûtés. Au bout d'à peine une minute, je prends conscience que je serais bien incapable de retrouver la sortie sans l'aide de cette femme.

Une femme nous fait descendre dans un vieux souterrain qui semble abandonné.... Les habitantes du quartier semblent intriguées.....



Elles nous suivent du regard alors que nous descendons dans ce boyau obscur....



Nous marchons encore un peu. Je me retrouve bientôt dans une salle circulaire. Sur les murs de la salle sont accrochés des masques traditionnels, aux faciès couleur de craie, aux nez parfois retroussés, aux sourires toujours insidieux, souvent narquois aussi. Au centre de la salle, j'aperçois plusieurs ouvertures qui donnent sur une petite cours intérieure à ciel ouvert. Au centre de cette courette se trouve une étroite estrade de pierre, à laquelle mènent trois escaliers chichement sculptés. Là, c'est un vieil homme qui fixe sur moi un regard impassible. J'aurais pu le prendre pour une statue de pierre. Pourtant, quelque chose dans l'attitude de la femme, qui se trouve désormais à ses côtés, me dit que ce vieil homme doit sans doute avoir un message pour moi. Je monte les marches, unes à unes. Effectivement, j'aperçois sur sa main droite le symbole d'une confrérie du Khouloud que je ne connais désormais que trop bien. Je ne suis même pas surpris. Tout près du Veil homme, dans une niche creusé à même la roche, une statue : quelqu'un à déposer entre ses mains une missive. « Rend-toi à Borobudur, demain à l'aube. L'illuminé tiens entre ses

mais un indice qui ne doit être saisie que par toi ». Le vieil hermite ne dit pas un mot. De même, la femme reprend aussi tôt le chemin de la sortie. Je la suis à nouveau.

Au bout du labyrinthe souterrain, une salle circulaire :
probablement le temple enfoui d'un culte aujourd'hui éteints....



... Aux mûrs, le faciès de certains esprits veillent encore sur les mortels.







Le lendemain matin, je prends un bus à l'aube afin de me rendre à Borobudur, ce temple qui compte parmi les sept merveilles du monde antique ! Quitter l'Indonésie sans visiter une telle prouesse d'architecture aurait été honteux, à n'en pas douter. Une fois sur place, je suis parmi les premiers visiteurs à pénétrer dans le parc qui cerle le temple bouddhiste. Je m'insère discrètement parmi un groupe de touristes et j'attends de savoir où, exactement, se trouve ce fameux « illuminé » dont parle la missive que j'ai reçu hier. L'illuminé, c'est l'autre façon de décrire le Buddha. Ca c'est assez clair. Mais ici à Borobudur ce sont des centaines de statues de buddha, sans comptés les bas reliefs, qui sont disposées partout sur les parois du temple. La question est de savoir quel illuminé choisir !?

De plus, le temple est construit comme une chape de plusieurs étages en pierre, posé sur une colline

préexistante. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle ce temple a si bien résisté aux attaques du temps. Nous suivons ainsi le guide qui est là, à nous expliquer tout le processus de construction et celui de rénovation récemment financé par les nations unies. Nous grimpons les marches unes à unes, et le guide n'en finit pas de parler alors que le soleil est de plus en plus haut dans le ciel, et que les premières hordes de touristes assoiffés de prises de vues, se ruent bientôt vers les marches du temple en contrebas. A ce rythme là, jamais ne parviendrais au sommet en premier, le message risque d'être pris par un autre ! Enfer et damnation ! Mais heureusement, adossé à l'une des parois du temple un vieux, très vieux moine bouddhiste semble se rendre compte de mon désarroi. Il me fixe du regard, puis se dirige doucement vers moi d'une démarche chancelante, une canne en bois à la main. « Seul le buddha qui fait face au levant depuis le nirvana, te portera chance ». Sans autre mot, le vieux moine s'en retourne à son mûr où il s'adosse de nouveau afin de profiter des premiers rayons du soleil.

Le nirvana !? N'est-ce pas là l'autre nom pour le paradis des bouddhistes ? Ok, donc la statue devrait se trouver tout en haut du temple ! Sans plus attendre, je fais compagnie au guide et je monte quatre à quatre les marches en direction du sommet. Là, au milieu d'une multitude de pagode en pierre de toutes tailles, je repère néanmoins assez facilement l'illuminé en question. Je m'approche et sans grande surprise, j'aperçois posé sur ses mains l'indice dont m'a parlé le vieil ermite du souterrain. Je l'ouvre sans plus attendre. Cet indice est en français, parfait ! Cela m'évitera quelques efforts de traduction. Voilà exactement ce que la lettre dit :

« Tu rendras hommage au Dieux Tortue, en survolant ce pays des longues pattes constamment brûlé par un soleil de plomb. Au sud du continent autrefois inconnu, tu traverseras seul le lac du dieu soleil. Tout en haut de la montagne, tu trouveras lové au creux du plateau de la PachaMama la nef dédiée à la déesse Inti et à son dieu d'époux. Là, se trouve ton dernier indice. Prend garde ! Car Le doute et la solitude sont les meilleures compagnes de la fin de ce genre de périple. C'est pourquoi, et parce que tu nous as suivi depuis le début, nous allons t'aider un peu plus que nous l'aurions fait en d'autres circonstances. Afin de trouver ta route, il te suffit de tracer un triangle d'or entre le temple du Buddha où tu te trouves en ce moment même et le sanctuaire du Dieux Tortue, non loin d'Alice Springs. La pointe de ce triangle t'indiquera ta prochaine destination. Comme nous te l'avons promis, tu devras traverser le lac le plus proche du soleil, avant de venir à bout de l'énigme de l'arbre de vie. Mais ta quête ne sera pas finie, loin de là. Nous, gardiens du Khoulood, nous serons avec toi où que tu sois. Nous te recontacterons le moment venu. »

Après toutes ces péripéties, je suis passé expert dans l'art de déchiffrer de telles énigmes. Dès mon retour à l'hôtel, j'ai pris une carte. Je l'ai repliée afin que l'océan pacifique ne soit plus coupé en deux. Puis, j'ai tracé un triangle rectangle entre Borobudur, Alice Springs où se trouve « le dieux tortue », selon toute vraisemblance l'autre nom donné par ces gardiens à la montagne sacrée et vénérée par les aborigènes depuis d'innombrables générations. La troisième et dernière pointe de ce triangle se finit vraisemblablement

quelque part en Amérique du Sud, au Pérou plus exactement...

L'Indonésie : place centrale de Jakarta.

Ici, les associations déclarent n'avoir aucun programme dédié aux enfants.

Circulez, il n'y a rien à voir...

Enfance indonésienne en danger !



**Je dédie ce chapitre à ma grand-mère paternelle,
Yéma Bahia qui a plus de quatre-vingt ans,
qui est assez gravement malade.
Yéma, à très bientôt. Je pense à toi !**



Merci de votre lecture !!!